Document généré le 2 juin 2025 14:58

Nouveaux Cahiers du socialisme

David Graeber, *Bullshit Jobs,* Paris, Les Liens qui libèrent, 2018

Pierre Leduc

Numéro 23, hiver 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92917ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)
1918-4670 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leduc, P. (2020). Compte rendu de [David Graeber, *Bullshit Jobs,* Paris, Les Liens qui libèrent, 2018]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (23), 212–215.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

David Graeber
Bullshit Jobs

Paris, Les Liens qui libèrent, 2018

Pierre Leduc

David Graeber est anthropologue, économiste et anarchiste. Il a été une figure importante du mouvement altermondialiste et d'*Occupy Wall Street*. Son livre *Dette. 5000 ans d'histoire*[1], qui fut un succès de librairie aux États-Unis, a assuré sa renommée. *Bullshit Jobs*, son dernier livre, est en voie de connaître le même retentissement. Selon lui, le capitalisme financiarisé favorise la création d'emplois bidon (*jobs à la con* dans la traduction française), totalement inutiles, superflus ou même néfastes, ce qui semble contradictoire dans une économie de marché qui prétend à l'efficience. L'objectif de l'auteur consiste à mettre en évidence l'existence de ce phénomène méconnu, d'expliquer son apparition et ses conséquences sociales. Cette analyse l'amène à faire une critique de l'organisation et de la place du travail dans la société.

Graeber a écrit ce livre en réponse aux nombreuses réactions suscitées par un article sur ce phénomène, paru dans la revue *Strike* en 2013. Les centaines de témoignages d'employé.e.s qui estimaient que leur travail n'avait aucune utilité l'ont motivé à écrire ce livre. À partir de ces témoignages et des échanges qu'il a eus avec ces employé.e.s, il en arrive à proposer une définition de ce qu'est un emploi bidon. Il n'existe pas de critères objectifs pour déterminer qu'un travail est socialement inutile. Pour résoudre ce problème, David Graeber adopte une approche subjective. Le critère sera l'évaluation par les salarié.e.s du sens et de l'utilité sociale de leur emploi. Il en arrive à la définition suivante : « Un job à la con est une forme d'emploi rémunéré qui est si totalement inutile et superflu ou néfaste que même la ou le salarié ne parvient pas à justifier son existence, bien qu'il se sente obligé pour honorer les termes de son contrat de faire croire qu'il n'en est rien » (p. 37).

1 David Graeber, *Dette. 5000 ans d'histoire*, Paris, Les liens qui libèrent, 2013.

Il propose une typologie qui distingue cinq types de base de jobs bidon. Le job de *larbin* qui consiste à souligner l'importance de quelqu'un d'autre. Celui de *porte-flingue* dont la fonction agressive n'existe qu'en réponse à des forces externes. Le job de *rafistoleur* qui n'a d'autre raison d'être que de réparer des erreurs qui n'auraient pas dû être commises. Le travail de *cocheur de cases* qui ne sert qu'à faire croire que l'organisation fait quelque chose alors qu'en réalité elle ne fait que produire des rapports chiffrés et séduisants qui seront sans suites. Enfin, le poste de *petit chef* dont la fonction consiste à assigner à d'autres des tâches alors que les subordonné.e.s pourraient se passer de supervision, ou pire, assigner à d'autres des tâches inutiles. Bien sûr, un emploi peut combiner plusieurs de ces types.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, être payé à ne rien faire n'est pas, selon l'auteur, une situation rêvée. Au contraire, l'obligation d'occuper un tel emploi cause du stress, de l'anxiété. La conviction de l'inutilité de l'emploi et l'obligation, la plupart du temps, de faire semblant de travailler engendrent des souffrances psychologiques et somatiques. Ces emplois font aussi en sorte que « la créativité et l'imagination s'étiolent tandis que des dynamiques de pouvoirs sadomasochistes s'installent » (p. 207). Ces travailleuses et travailleurs ne sont pas exploités, ils sont payés à ne rien faire ou presque, mais selon David Graeber, ils subissent tout de même une forme d'oppression qui résulte d'une violence structurelle et spirituelle.

L'auteur s'attaque ensuite à l'explication d'un phénomène qui, d'un point de vue capitaliste, ne peut tout simplement pas exister. Dans la revue *Strike*, David Graeber rappelle la prédiction de Keynes selon laquelle dans nos sociétés, le développement technique permettrait de réduire à 15 heures la semaine de travail avant la fin du siècle. La prédiction ne s'est visiblement pas réalisée, mais l'auteur s'interroge sur les raisons qui ont empêché sa réalisation. On pourrait invoquer le développement de la société de consommation ou l'accroissement du nombre d'emplois dans le secteur des services pour expliquer le temps consacré au travail dans nos sociétés. L'auteur remarque que ce secteur n'est pas vraiment plus important qu'autrefois. Selon lui, c'est le secteur FIRE (*Finance, Insurance, Real Estate*) et celui de l'information qui se sont développés exponentiellement, secteurs où prolifèrent les emplois bidon qui pourraient disparaître sans changer grand-chose dans la société.

La prolifération des emplois bidon apparaît à l'époque de la financiarisation du capitalisme. Le secteur de la finance est, selon Graeber, le paradigme de la création de ces emplois. Les rationalisations sauvages ne concernent que les employé.e.s de la base ; le nombre d'administrateurs, d'analystes financiers ou de fiscalistes a quant à lui explosé. De plus, de nombreux emplois n'existent qu'en soutien à ces emplois inutiles. Selon David Graeber, le secteur FIRE crée de l'argent par des prêts et le fait « circuler le long de circuits souvent très complexes, en prélevant sa part sur chaque transaction » (p. 237). Ce secteur entier ne sert qu'à répartir les gains entre les membres

dans une structure fortement hiérarchisée. Ce système présente des caractéristiques féodales qu'il résume par l'appellation de « féodalisme managérial ». Pour lui, le féodalisme est essentiellement un système très hiérarchisé de redistribution politique de la richesse. Le valet de pied qui ne sert qu'à souligner l'importance du seigneur est le prototype du *larbin* qui pullule dans le FIRE.

Pour comprendre pourquoi ce phénomène passe inaperçu dans notre société, l'auteur s'appuie sur une analyse de notre conception du travail, de la valeur et de l'utilité. Notre conception du travail repose en partie sur la généralisation d'idées qui nous viennent de la théologie et qui le sacralisent. Avec l'avènement du capitalisme, nous assimilons le travail à une forme de discipline qui exige de l'abnégation. Le travail devient une « fin en soi », une obligation sociale et morale indépendante de l'utilité sociale du travail. Avoir un emploi rémunéré est devenu une question de dignité.

Affirmer que son travail est inutile, suppose, selon l'auteur, une théorie de la valeur, au moins implicite. Les économistes s'appuient sur la notion d'*utilité marginale* pour mesurer la valeur. Toute autre considération relève de la subjectivité individuelle. De ce point de vue, parler de jobs bidon est un oxymore. Selon Graeber, ceux qui jugent que leur boulot est totalement inutile évaluent leur travail en fonction de sa valeur sociale, valeur qui se distingue de la valeur économique. Intuitivement, on peut penser que le travail d'un préposé aux malades est socialement plus utile que celui d'un avocat fiscaliste qui cherche à réduire les impôts des riches.

La distinction entre *valeur* et *valeurs* semble à l'auteur un instrument pour réfléchir à l'utilité sociale. La *valeur* concerne le travail motivé surtout par l'argent. Toutes les tâches non rémunérées comme les tâches ménagères ou le travail bénévole relèvent des *valeurs*. Ces dernières ne peuvent être quantifiées. Les marchandises peuvent être comparées, les valeurs sont incommensurables. Dans la réalité, il n'y a pas une sphère économique où règnerait l'égoïsme pur alors que les autres sphères, politique, religieuse ou familiale feraient place à des motivations tout autres. Selon les témoignages qu'il a recueillis, ce qui donne un sens à un travail, c'est l'impact positif qu'il a sur la société, le salaire permettant d'assurer la subsistance. Selon l'auteur, ces travailleurs et travailleuses s'accorderaient sans doute sur l'idée d'une relation inversement proportionnelle entre les emplois à forte valeur sociale et la rémunération qu'on peut espérer. Le travail qui vise la satisfaction des besoins d'autrui est systématiquement dévalorisé.

David Graeber croit qu'il faut dépasser notre conception du travail. Cette conception valorise l'idée de production, mais néglige la fonction aidante du travail et le fait que la plupart des tâches concernent l'aide, l'entretien et la reproduction. Le travail en usine « n'a jamais occupé la majorité des ouvriers » (p. 328) même à l'époque de Marx. Au XIXe siècle, on a adopté la conception de la valeur-travail, qui implique que le travail

est la source de la richesse. Le consumérisme et la révolution managériale ont réussi à renverser cette vision en faisant des entrepreneurs les producteurs de richesse. La théorie de la valeur-travail a été avalée par l'économie marginaliste.

Pour l'auteur, la théorie de la valeur comportait une faille qui a été exploitée par les capitalistes. Le fait que le paradigme du *travailleur* ait été le travailleur industriel et non l'infirmier ou la coiffeuse a eu pour conséquence de cacher la fonction aidante de tout travail. La robotisation croissante du travail met en évidence la dimension de soin du travail. Si on ajoute la sacralisation du travail rémunéré dans notre société, on peut comprendre le développement des jobs bidon. La structure du monde du travail répond davantage à des raisons politiques qu'économiques.

Sur le plan politique, l'auteur n'a pas l'intention de proposer des solutions concrètes, mais il souhaite une rébellion de la *classe aidante* et il estime qu'un revenu minimum décent et inconditionnel devrait faire partie de la solution et permettrait de s'approcher de ce que pourrait être une société libre. L'argumentation de David Graeber n'est pas toujours convaincante, mais sa réflexion sur la structure du monde du travail à l'ère du néolibéralisme n'en est pas moins stimulante.

Dominique Payette

Les brutes et la punaise : les radios-poubelles, la liberté d'expression et le commerce des injures

Montréal, Lux, 2019

Sébastien Bouchard

À une époque où le président des États-Unis a pris le pouvoir en combinant les *fake news* à un discours discriminatoire, il y a lieu de se pencher sur ce qu'il y a de plus accompli dans ce domaine au Québec : la radio-poubelle. C'est une experte en la matière qui nous propose une description du phénomène et de ses conséquences. Dominique Payette a été journaliste, puis professeure au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Elle a dirigé en 2010 le Groupe de travail sur le journalisme et l'avenir de l'information au Québec. Elle a aussi été candidate pour le Parti québécois en 2014 et mairesse de la municipalité de Lac-Delage, en banlieue de Québec, de 2013 à 2017.